

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Lahaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 1-4
Lyon

FRANC PARLER

Les temps sont arrivés. Nous allons avoir Gambetta comme ministre et peut-être à l'heure où paraîtront ces lignes, l'*Officiel* aura-t-il enregistré ce grand événement.

Puisque c'est décidé en principe, il importe maintenant que les choses aillent vite; il faut, pour le prestige même du futur cabinet, que nous n'ayons pas le spectacle de ces enfantements pénibles, de ces accouchements laborieux qui sont déjà un prétexte de discrédit.

Gambetta doit avoir sa liste faite depuis longtemps, et nous le supposons trop avisé pour aborder le pouvoir sans avoir pris ses précautions, sans s'être entouré de collaborateurs prêts à glisser sous leur bras, un portefeuille accepté d'avance.

La preuve que son siège était fait et son plan combiné, réside dans la première manœuvre qui l'a porté à la présidence provisoire de la Chambre. Avant de s'engager à fond, Gambetta tenait à tâter la majorité, à vérifier s'il pouvait réunir sur son nom un nombre suffisant de bulletins, pour lui permettre de gouverner avec quelque chance de solidité et de durée. L'expérience a réussi, puisque malgré bien des vides et des absences, un noyau compact de trois cent dix-sept voix lui a offert un fauteuil provisoire, en attendant le fauteuil définitif.

Ces trois cent dix-sept voix constituent-elles un maximum ou un minimum de majorité? Nous pencherions plutôt pour le minimum. Il est probable, il est même certain que, sur la plupart des questions, les trois cent dix-sept seront trois cent cinquante et peut-être

quatre cents. Ce n'est guère qu'en cas de coalition de la droite et de l'extrême gauche, que l'on verrait cette première majorité se réduire de quelques unités, mais il en restera suffisamment, espérons-le, pour soutenir un cabinet mieux équilibré et moins instable que ses aînés.

Hélas, que nous en avons vu mourir depuis tantôt dix ans! Que d'Excellences tombées, que de portefeuilles déchirés, que de majorités disloquées! Quand on se reporte par la pensée à toutes ces victimes du parlementarisme, quand on voit s'agiter comme des ombres, les Lambrrecht, les Lefranc, les de Goulard, les Beulé, les Broglie, les Simon, les Fourtou, les Brunet et cinquante autres plus ou moins obscurs, on se sent pris d'une sorte de frisson, d'une espèce d'inquiétude vague sur les fragilités humaines en général et sur les fragilités ministérielles en particulier.

Il ne serait donc pas trop tôt de dresser des tentes assez solidement fixées, pour qu'un gouvernement pût s'y reposer à l'abri des intempéries.

Nous avons grand besoin d'un peu de stabilité, de tranquillité et de quiétude. Ce n'est pas en changeant de ministres tous les mois, et de préfets toutes les semaines, que l'on peut donner à une administration la solidité, l'assiette et l'équilibre qui lui sont indispensables pour arriver à n'importe quoi de pratique et d'utile.

Il est connu qu'un nouveau ministre, de même qu'un nouveau fonctionnaire n'a jamais rien de plus pressé que de détruire l'œuvre de son prédécesseur. Il en résulte que nous nous agitons au milieu de réformes ébauchées, de programmes tronqués, d'améliorations inachevées et de systèmes mort-nés qui ne laissent d'autres traces que des traces de poussière.

On ne saurait donc faire des vœux

trop ardents pour que le ministère Gambetta nous délivre de ce cahos et fasse succéder la régularité, la précision, la méthode et l'esprit de suite aux confusions passées.

Pour cela il faut une certaine latitude et l'assurance de ne pas culbuter au premier tournant.

Aussi Gambetta fera-t-il bien d'inscrire en tête de son programme intime, cette maxime d'apparence égoïste mais de nécessité indispensable : Vivre longuement.

JACQUES BARBIER

TOUS LES MONDES

MONDE OFFICIEL. — Il est encore et toujours question d'entrevues. Gambetta a conféré avec M. Grévy, M. Grévy s'est entretenu avec Gambetta, et les commentaires vont leur train sur ces conversations présidentielles dont le thème n'est pas difficile à deviner. La prise de possession du ministère par Gambetta n'est plus qu'une question de jours et même d'heures; il s'agit de trouver des collaborateurs: à qui les portefeuilles?

On désigne M. Léon Say pour les finances, à moins que ce ne soit M. Allain-Targé; M. Jules Ferry pour l'instruction publique, à moins que ce ne soit M. Paul Bert; M. Tissot, pour les affaires étrangères, à moins que ce ne soit M. Challemel-Lacour ou M. Spuler... Par conséquent tout est encore dans le brouillard. Quant à la guerre, le ministère qui préoccupe le plus justement l'opinion, en présence des balourdises et des pataqués d'Algérie, on a parlé successivement de M. de Freycinet, puis du général de Miribel, puis du général Lewal. Quant à nous, nous émettons le vœu énergique que le portefeuille de la guerre soit confié à un ministre civil, dont les résolutions et les réformes ne se heurteront pas constamment à des questions de camaraderie, à des souvenirs de garnison et à des préjugés de caserne. Il n'est pas absolument nécessaire, croyez-le bien, d'avoir blanchi sous le harnais guerrier, pour faire de la bonne, utile et féconde

administration militaire; la preuve, c'est que Louvois et Carnot, qui ne portèrent jamais l'ombre d'une épauvette, furent des ministres sensiblement supérieurs aux Lebouf et aux Farre. Puisse-t-on trouver aujourd'hui, sinon leur équivalent, tout au moins leur monnaie.

MONDE POLITIQUE. — Nous touchons à la fameuse interpellation qui doit servir de coup de grâce au cabinet Ferry. Plusieurs demandes sont déposées: les unes par des amis déguisés, tels que M. Naquet; les autres par des adversaires convaincus tels que M. Clémenceau, d'autres enfin par des ennemis farouches tels que M. Clovis Hugues.

A vrai dire, ce que voudrait M. Clovis Hugues n'est pas une interpellation, mais une mise en accusation. Seulement voilà la difficulté: pour une proposition de cette gravité, il faut être au moins douze, et M. Clovis Hugues cherche dans tous les bancs onze signatures qui, jointes à son paraphe, puissent compléter la douzaine indispensable. Or, ces signatures, il ne les trouve pas. Nos députés intransigeants, en dépit de leur plumage hérissé et de leur ramage déclamatoire, semblent peu disposés à se donner le ridicule d'un avortement misérable, car si la Chambre est fort résolue à renvoyer nos ministres à leur famille, elle ne songe pas encore à les envoyer au bain. Il ne resterait donc d'autre consolation au poète Clovis Hugues, que de publier en hexamètres sa mise en accusation ratée.

Il y a là un beau sujet de poème lyrique. Oyez plutôt:

Je propose à la Chambre, ainsi qu'à tous ses cuistres
D'envoyer à Mazas nos gredins de ministres,
Jusqu'au jour où l'arrêt d'un peuple souverain
Fasse trancher leur cou par le glaive d'airain,
Que l'on fixe aux montants de Dame Guillotine,
Puisque Ferry nous gruge et que Farre assassine,
Il faut leur infliger, un juste châtiment
Et c'est là le sujet de mon anagramme.

MONDE PARLEMENTAIRE. — On valide, on valide, on valide. En trois jours les pouvoirs de nos cinq cent vingt honorables auront été vérifiés, et nous n'avons à noter d'autre incident que les débuts de Tony Révillon à la tribune. Le chroniqueur de la *Petite Presse* a obtenu un joli succès, présage de beaucoup d'autres. Rarement on a tant ri; c'était plaisir, en effet, que de voir ce joyeux compère prendre une voix cavernueuse, pour dénoncer à l'indignation publique les petits papiers dont il fut victime.

Ces petits papiers que « l'on se repassait de

Feuilleton de la RENAISSANCE

DICTIONNAIRE DE POCHE

à l'usage des Candidats & des Electeurs

— Suite —

Courtisan. — Substantif masculin dont le féminin est courtisane. Le courtisan n'exige pas nécessairement un prince ou un roi. Courtisans d'en haut, courtisans d'en bas, la race est infinie... La populace aussi bien que la monarchie a ses flagorneurs et ses valets. Ce n'est qu'une question de chaussure... Les uns lèchent des bottes vernies, les autres des bottes éculées. Lauzun n'est séparé de Bonnet-Duverdier que par l'épaisseur d'une semelle percée. Avons-nous besoin de dire que les seconds sont aussi méprisables que les premiers, et réciproquement? C'est dit.

Couverture. — Article de literie indispensable aux agents de change qui sont en froid avec leurs clients

Crachat. — Marque de mépris ou d'honneur. Tel qui ne voudrait pas recevoir un crachat sur la figure est enchanté de le recevoir sur sa poitrine. Crachat de la Légion d'honneur, crachat de l'Éléphant blanc, crachat du Rhinocéros violet... Extrait de mé-

lodrame: Bénédicte conservait pieusement deux reliques sacrées: la croix de sa mère et le crachat de son père!

Crachoir. — Au malpropre: vase dans lequel on crache. Au figuré: tenir le crachoir; — s'applique aux orateurs interminables, aux bavards dont le verbiage est insupportable. Dans l'Assemblée de malheur, le bon Clappier député de Marseille, s'était acquis une réputation européenne, par sa façon de « tenir le crachoir ». Cela durait quatre heures et demie, montre en main. Notre compatriote M. Ducarre est également célèbre dans l'art de « tenir le crachoir ». En revanche, M. Perret sénateur du Rhône ou son collègue le brave Vallier tiennent assez mal le crachoir ou plutôt ne le tiennent pas du tout. Il faut bien des compensations.

Crapaud. — Amphibie désagréable à voir et surtout à avaler. Le comble de la dissimulation est d'avaler des crapauds sans faire la grimace. Sachons avaler des crapauds, disait Gambetta. Mais les crapauds avalés ne se gardent pas, on les rend. N'est-ce pas messieurs de l'ordre moral?

Crapule. — Procédé de discussion politique. Deux adversaires discutent avec « calme ». — Vous êtes une crapule. — Vous en êtes une autre. — Admirable argument très en vogue dans les polémiques réactionnaires. — « Tous les républicains sont de la crapule. » (Des Houx). « La crapule radicale. » (Ch. Garnier). Crapule peut alterner avec canaille.

Créancier. — Un homme qui fait changer de trottoir.

Crémaillère. — Le soutien des marmites. Pendre la crémaillère. Fête d'installation dans un nouveau logement. Alexandre empereur de Russie, voulant fêter son installation sur le trône a préféré pendre des Nihilistes.

Crémation. — L'avenir des pompes funèbres. Quand les cimetières auront envahi nos places publiques, nos maisons particulières et nos salles à manger, peut-être comprendra-t-on qu'il est infiniment plus sain, plus propre, plus respectueux et plus pieux de brûler les morts que de les vouer à la pourriture. Cette expression si pleine de poésie et de grandeur: les cendres de nos aïeux, les cendres de nos pères, deviendra alors une réalité, et l'on ne sera pas obligé de disputer ses souvenirs et ses affections à la vermine et à la fange.

Crêpe. — Etoffe de deuil que l'on peut faire sauter à la poêle. Regrets et friture.

Crétin. — Une tribu dont les membres sont dispersés un peu partout. Le Seigneur n'a-t-il pas dit: quand plusieurs hommes seront assemblés, il y aura toujours un crétin parmi eux. Le crétin est du reste un porte-bonheur, dans nos campagnes. On l'appelle alors un « innocent » et on le considère avec respect. Il remplace les petits cochons. On voit aussi quelquefois des crétins sur un trône, ou dans un ministère, ou dans un bureau quelconque. Mais dans ce cas, ils ne portent pas bonheur le moins du monde et nous préférons le petit cochon.

Crinoline. — La carcasse d'une femme.
Critique. — L'épine de l'art.

Crocheteur. — Epithète aimable donnée par les conservateurs cléricaux aux fonctionnaires qui dispersèrent les Jésuites et leurs compères. Il fallut en effet crocheter les portes pour exécuter la loi. Mais, que voulez-vous, quand Tartuffe se barricade, et ne veut pas sortir par la porte, il faut bien le faire sauter par la fenêtre.

Croix. — Instrument de supplice et de supplication. Quelques-uns subissent la croix, mais combien la demandent!

Crosse. — Bâton pastoral. Le sceptre des évêques. Dans les mains évangéliques de Mgr Freppel et de la plupart de ses fougueux collègues, ce « bâton pastoral » devient une trique, sans rien de pastoral.

Croute. — Voyez tableau.

Cruche. — Vase qui contient quelquefois de l'eau et souvent un imbécile.

Culbute. — La fin d'un ministère.

Culotte. — Vêtement indispensable qui horripile Louise Michel, Paule Minke et autres vestales de l'intransigeance. Ces dames n'aiment que les sans-culottes.

Cumul. — Double râtelier qui exige double mâchoire. On sait que les cumulards n'en manquent guère.

Cure. — Phénomène médical.

Cyclope. — Le roi des aveugles.

Czar. — La cible des nihilistes.

L. LECLAIR.

(A suivre.)

main en main, comme des maçons se repassent des pierres; seulement les pierres montent pendant que les petits papiers descendent et la voix de Tony Révillon descendait elle-même, jusqu'aux notes les plus sombres de la gamme, pendant que des fusées d'éclats de rire venaient ponctuer cette éloquence à la Pixérécourt ou à la Ponson du Terrail. Tony Révillon n'a-t-il pas parlé également des « sombres projets que Gambetta roule dans sa tête ». On se serait cru au boulevard du Temple ou à l'Ambigu! A quand la « Belle tête de vieillard, » la « Croix de la mère » et la marche sur le cœur? Il y a là des éléments de gaieté sur la planche. Déjà, les huissiers mis en joie par les périodes tragi-comiques du député de Belleville, ne l'appellent plus Tony Révillon, mais Tony Rigolo.

MONDE MILITAIRE. — Kairouan est pris. La nouvelle en arrivait à la Chambre, le jour même de sa rentrée et le télégramme du général Farre se voyait salué par les « rires ironiques de la droite. » Qu'il y ait eu un peu de mise en scène dans cette annonce, nous ne saurions le nier, mais peut-être, eût-il été plus décent de ne pas tant rire d'un succès qui, à défaut de combat sérieux, a coûté à nos soldats beaucoup de fatigues et de souffrances courageusement supportées. Nos malheureux troupiers abreuvés de poussière, exténués par de longues marches et exposés aux épidémies, ne trouvent pas, sans doute, que la prise de Kairouan est une chose si drôle et l'esclaffement de nos députés réactionnaires bien nourris et bien portants, avait une douloureuse contre-partie dans nos ambulances où sévissent la dysenterie et le typhus.

MONDE ANARCHISTE. — Meetings sur meetings. Paris, Lyon, St-Etienne, vont, tour à tour, parader sur les tréteaux de leurs salles publiques, les mêmes farceurs débitant les mêmes sottises, expectorant les mêmes violences et soufflant les mêmes haines.

Que ce soit Louise-Michel, Emile Gautier, les citoyens Bernard ou Digeon, nous assistons à un concert démagogique dont les morceaux ne varient guère. Toujours l'éternelle question de l'exploiteur et de l'exploité, du capital et du travail du riche et du pauvre, de la misère et de l'opulence qui prête à tant de déclamations vides et à tant de phrases creuses pour les saltimbanques du collectivisme. Un de ces farceurs nous parlait, l'autre jour, de la *socialisation* des instruments de travail. Vallès avait dit déjà, avec plus de concision et de netteté: « L'outil à l'ouvrier, la terre au paysan. » C'est fort bien, mais quand l'ouvrier aura plus de travail que son outil ne peut en abattre, il lui faudra acheter d'autres outils que manieront d'autres ouvriers, alors il sera patron. Et quand le paysan aura acquis plus de terrain que sa bêche ne pourra en féconder, alors il s'appellera propriétaire, et la guerre recommencera. Mais à quoi bon raisonner? Nos orateurs de carrefour sont les premiers à ne pas se prendre au sérieux, et il faut que la bête humaine soit bien profonde pour qu'ils trouvent encore un auditoire disposé à les écouter sans sifflets ni pommes cuites.

MONDE ACADÉMIQUE. — Nous sommes à la veille de posséder un nouvel Immortel. C'est parmi les poètes que l'on se propose cette fois de le choisir. François Coppée, Manuel, Sully-Prudhomme se disputent la timbale. Qui l'emportera?

Nous faisons des vœux pour Sully-Prudhomme dont la hauteur d'inspiration et la merveilleuse langue nous semblent dépasser de beaucoup le niveau des *Intimités* de Coppée et du mince bagage d'Eugène Manuel.

MONDE BONAPARTISTE. — A peu près mort ce monde-là... Cependant, on signalait, ces jours derniers, la présence à Paris de l'empératrice Eugénie, vieillie, courbée et blanchie. Il ne reste plus rien de l'éclat et des admirations passés, et cette souveraine décolorée, sans époux et sans fils, mériterait peut-être quelque pitié sympathique, si l'on pouvait perdre le souvenir des désastres causés par ses folies et ses caprices.

LES MOYENS VIOLENTS

On nous en parle beaucoup. Les moyens violents sont devenus l'argument favori des meetings anarchistes, et lorsqu'on demande à l'un de ces réformateurs chevelus, comment il arrivera à gratifier ses « compagnons » du pays de Cocagne de ses rêves, il répond incontinent: nous agirons par les moyens violents! (Tempêtes de bravos).

Il y a plusieurs sortes de moyens violents: nous avons la vieille guillotine de 93, instrument un peu démodé, la fusillade des étages qui ne tardera pas à rancir, car la Commune est bien près de devenir réactionnaire, le poignard des nihilistes, la dynamite des nihilistes toujours, ou bien le reverbère préconisé comme potence par le féroce Bernard.

Dix mille patrons pendus aux reverbères seraient un excellent système, paraît-il, pour humaniser les capitalistes et les engager à des concessions vis-à-vis des travailleurs qu'ils exploitent. Nous comprenons ça. Il est clair que les grèves seraient vite simplifiées

si, du premier jour, l'on branchait les patrons récalcitrants. Un homme pendu haut et court n'a plus beaucoup de goût à discuter des tarifs, et les prétentions des grévistes ne rencontreraient guère de résistance avec un bonhomme qui se balance au vent. Ils ne rencontreraient pas davantage de caissier, ni de paye quotidienne, mais c'est là le moindre souci de l'aimable Bernard. La paye doit être supprimée, au même titre que le salariat, que l'exploitation, la misère, le suçage du peuple et la sueur du prolétaire...

Et tout cela sera supprimé par « les moyens violents », panacée universelle, onguent miraculeux qui guérit toutes les plaies, console toutes les infortunes et fait pousser les titres de rente comme des champignons.

On rit beaucoup, — et il y a de quoi, — de ces divagations épileptiques, de ces réunions enrégimées, où des énergumènes à froid s'entendent merveilleusement à échauffer et à affoler le cerveau d'une assemblée qui se compose pour moitié d'imbéciles et pour moitié de coquins. On a de la peine, en effet, à garder son sérieux devant ces bouffonneries socialistes, devant ces calembredaines collectivistes, que viennent ponctuer des interruptions et des exclamations en argot de Courtille... Maintenant suffit-il de rire?

Amateur déterminé de la gaieté française, nous sommes tout disposé à croire qu'il ne faut négliger aucune occasion de se faire une pinte de bon sang, fût-ce avec des pendaisons de reverbère ou des poignards de nihilistes... Pourtant il y aurait, ce nous semble, des précautions à prendre. Tout est tranquille assurément, les moyens violents ne sont encore que des moyens oratoires, les poignards rentrent dans leurs gaines comme des poignards de mélodrame, et les reverbères se bornent à éclairer paisiblement nos rues; il n'en est pas moins vrai que ces jolis conseils peuvent porter leurs fruits, et qu'au moindre relâchement de police, nous verrions des réformateurs par les « moyens violents » se livrer aux petits exercices dont les citoyens Gautier et Bernard se font les propagateurs et les apôtres.

Déjà les rôleurs de nuit, les assommeurs de carrefour montrent une louable ardeur à mettre en pratique ces théories politico-sociales, à tous les coins de rue. Que font-ils, en effet? sinon supprimer le capital, en le cueillant dans la poche des passants attardés, et réaliser la maxime sociale de « chacun suivant ses besoins », en se grisant abominablement avec le produit de leur « travail. » Il est clair que le jour où les doctrines des évangélistes de la Rotonde passerait de la tribune des meetings dans nos mœurs publiques, la civilisation française descendrait à un niveau inférieur à celui de la civilisation des Peaux-Rouges.

N'existe-t-il aucun moyen de prévenir et d'enrayer cette dégringolade?

Tous ces démagogues finiront par se dévorer les uns les autres, nous dit-on, et il n'en restera pas même la jarretière du bas-bleu de Louise Michel.

Cela est probable, cela est même certain, puisqu'il nous est donné d'assister dès à présent à ces ébats anthropophagiques. Bonnet-Duverdier n'est qu'un infâme réac; Rochefort, un bourgeois; Humbert, un opportuniste, et le temps n'est pas éloigné où les citoyens Emile Gautier et Bernard lui-même seront accusés de cirer les bottes de Gambetta.

Mais il existe, pour faire le succès de ces queues rouges révolutionnaires, un auditoire spécial, ardent à profiter de la leçon des maîtres et qu'il est absolument indispensable d'expurger dans un bref délai.

Nous posons en fait que, sur dix admirateurs frénétiques de la théorie des « moyens violents », il y a, au bas mot, cinq ou six gredins ornés de plusieurs chevrons conquis à la police correctionnelle ou aux assises et capab es, dès lors, de tous les mauvais coups. Ajoutons deux ou trois « travailleurs » incompris, plus assidus au cabaret qu'à l'atelier, un ou deux nigauds qui se pâment devant les grands mots et vous aurez la proportion exacte d'un public de meeting anarchiste.

Or, quand une bonne loi sur les récidivistes et les vagabonds aura écarté les trois cinquièmes de ce public, nous avons de fortes raisons de penser que les orateurs Gautier et Bernard périront dans le vide ou se feront conspuer comme ils le méritent.

On ne devrait jamais oublier que les émeutes, les désordres, les pillages et les massacres sont toujours provoqués par une minorité de mauvais drôles, suivis par une majorité d'imbéciles. Supprimez les mauvais drôles et les imbéciles resteront chez eux.

Du reste, pourquoi se gêner? Puisque la plupart de nos agitateurs de barrière, trouvent qu'on ne peut plus vivre dans une société « pourrie », ce sera leur rendre un service véritable que de leur fournir une nouvelle patrie, vierge de Gambetta, de Galliffet et de ministres concussionnaires.

En présence des solitudes du Nouveau-Monde, les disciples de Louise Michel seront bien à l'aise pour réaliser un programme dont personne ne gênera le libre épanouissement. Et, s'il se rencontre quelques cannibales sur leur route, l'occasion sera belle de leur appliquer les « moyens violents », d'autant plus qu'à côté des capitalistes, des bourgeois, des parvenus et des opportunistes qui

s'engraissent de la sueur de Guguss, boivent le sang de Polyte et suçent la moëlle de « d'Alphonse, » les cannibales sont de bien mauvaises fourchettes.

FEUILLES VOLANTES

On prête au futur grand ministre Gambetta, — que ne lui prête-t-on pas? — l'intention de créer un et peut-être deux portefeuilles nouveaux, sinon trois.

Il y aurait le ministère des Beaux-Arts, le ministère des Travaux publics, séparé du ministère de l'Agriculture; peut-être un ministère des Colonies, peut-être encore un ministère de la Police. Cela ferait beaucoup. Les ministères ne sont pas sales, comme dit l'autre, mais ils tiennent de la place et surtout coûtent de l'argent.

Or, par la manie de fonctionnarisme qui court, moins on créera de nouvelles places, moins on dépensera d'argent inutile et plus on fera de besogne utile.

Il est reconnu aujourd'hui par tous les gens raisonnables, que la bureaucratie nous envahit, nous encombre et nous noie.

Là où il faudrait deux employés, on en met quatre, quelquefois six; on multiplie les ronds de cuir et les manches vertes. Pourquoi? Afin de caser le plus possible d'amis et d'amis des amis. Il en résulte qu'au milieu de cette cohue de fonctionnaires et d'employés de tout poil et de toutes visières, rien ne se fait, rien ne s'achève, rien ne sort du fouillis inextricable de nos administrations variées.

Avant que l'employé X ait taillé le crayon de l'employé Z, et que l'employé Z ait garni l'encrier ou changé la plume de l'employé M, il se passe généralement cinq bons quarts d'heure qui, multipliés par chaque bureau, font au bout de l'an une perte de temps qui s'ajoute sur le budget... Et encore, s'il n'y avait que le budget! Ce pauvre budget a bon dos, et on lui en fait bien porter d'autres...

Mais la durée interminable des affaires, mais le mécontentement public, mais le désordre et le chaos qui sont la suite naturelle et inévitable de ces lenteurs!

C'est une vérité de La Palisse qu'un bon employé suffisamment rétribué fait couramment le travail de trois mauvais mal payés. Serait-ce une réforme trop hardie que de supprimer les trois mauvais pour ne garder que le bon?

Je sais bien qu'il y a des difficultés et des difficultés graves. Ces trois mauvais employés sont les protégés de M. N... ou de M^{me} D... Ils appartiennent, par leur parenté ou leurs relations, avec tel électeur influent dont il s'agit de récompenser ou tout au moins de ne pas méconnaître les services.

Assurément, nous plaignons les distributeurs de places: nous les voyons accablés, obsédés, assiégés de solliciteurs qui tous ont dans leur poche un petit papier dûment apostillé.

Il faut avoir le cœur bardé de fer pour refuser; alors on ne refuse pas, que dis-je, on pousse même la complaisance jusqu'à créer des emplois inattendus pour tous ces quémandeurs qui attendent à la porte...

Eh bien, ces complaisances sont absolument déplorables, cette bonté d'âme est une amère sottise que nous payons doublement: par notre argent, qui va trop vite, et par nos affaires qui vont trop lentement.

Or, si le mal est grand avec les ministères dont nous jouissons, que sera-ce quand nous en posséderons deux ou trois de plus?

Il n'y aura plus de Français, il n'y aura que des employés.

Et puisque nous en sommes sur ce sujet déjà vieux, mais toujours nouveau, attendu que les mêmes abus se reproduisent indéfiniment, n'oublions pas de signaler le favoritisme criant qui sévit particulièrement dans le ministère des finances.

Les places de trésoriers, de receveurs, de percepteurs sont devenues une monnaie courante à l'usage de tous les décaqués du suffrage universel et de tous les pique-assiettes de la politique. Un monsieur est blackboulé dans une élection quelconque, vite, on applique sur sa blessure le baume d'une recette ou d'une perception.

Ainsi, avons-nous vu, il y a deux ou trois ans, un journaliste grenoblois bombardé percepteur à Paris, après une campagne électorale malheureuse qui l'obligeait à abandonner la direction de son journal.

Ainsi venons-nous de voir récemment, l'ex-secrétaire de M. Grévy, M. Duhamel gratifié également de cette copieuse sinécure. A quel titre? A titre de candidat rendu à sa famille.

Nous ne citons, bien entendu, que les gros bonnets. Mais combien l'*Officiel* n'enregistre-t-il pas, chaque jour, de nominations obscures qui sortent du même tonneau? Tantôt un maire de bourgade, tantôt un géomètre, tantôt un greffier, tantôt un cafetier qui tour à tour vont mordre une petite tranche de

budget, dans des emplois secondaires de percepteur rural, de receveur, de commis, que sais-je... car avec notre sacro-sainte administration fi-cale, il y en a pour tous les goûts et pour tous les appétits.

Le côté doublement fâcheux de ces nominations d'amis, c'est, premièrement, d'encombrer nos bureaux de gens incapables et brouillons, secondement d'établir des passe-droits criant, au préjudice des malheureux qui depuis des années et des années triment dans la carrière, avec l'illusion que leur tour viendra.

Je vous demande un peu quelle figure a dû faire le candidat désigné par ses services et son ancienneté, au poste avantageux et lucratif que vient d'attraper si facilement M. Duhamel? Et tous les autres, tout ce menu fretin qui s'agite dans les régions inférieures de la bureaucratie, quelle idée lui donne-t-on de la justice républicaine, en lui faisant passer devant le nez le premier intrigant venu?

Il y a une réponse, sans doute, à ces critiques: l'empire et la monarchie l'ont bien fait!

D'accord, nous admettons même qu'ils ont fait pire; mais cet argument de: « Vous l'avez bien fait » est absolument détestable, attendu qu'il ne vaudrait pas la peine, comme dit la chanson, de changer de gouvernement.

Après cela, ajoute-t-on, devons-nous laisser nos adversaires en place, et n'est-il pas légitime que les emplois de la République soient occupés par des républicains?

D'accord, toujours; mais il y a un cheveu à cette seconde objection, c'est que huit fois sur dix, le passe-droit atteint des républicains aussi sincères et aussi sérieux que le bonhomme protégé.

Enfin, il y a par-dessus tout, une question d'aptitudes, infiniment trop négligée. On peut être un parfait républicain et un fort médiocre fonctionnaire: tel le général Farre dont le gambettisme est aussi peu douteux que son incapacité est notoire.

Comme conclusion, nous n'avons pas la prétention d'extirper le favoritisme des mœurs politiques et des faiblesses humaines, non plus que de détruire la race impérisable des solliciteurs et des clients d'antichambre; seulement, essayons d'y apporter un peu de mesure et de prudence: ne fourrons pas six employés là où il y a place pour deux, ne créons pas des postes d'inspecteurs des brouillards au Rhône, et qu'il ne suffise pas d'être blackboulé dans une élection, pour se voir appliquer l'emplâtre d'un appointement quelconque.

Car nous finirions par avoir trop de candidats et trop d'emplâtres.

On nous annonce pour la première quinzaine d'octobre une plus-value d'impôts de neuf millions.

C'est gentil et, décidément, la République n'est pas encore le régime de la misère et de la ruine. Toutefois, nous ne saurions trop recommander à nos députés de surveiller attentivement l'emploi de ces excédants qui ne sont pas précisément de l'argent trouvé, puisqu'ils sortent de la poche des contribuables.

On nous dit qu'ils serviront à faire face aux dépenses de la guerre de Tunisie: fort bien, mais ces dépenses elles-mêmes auront besoin d'une vérification attentive. Il faudra voir, d'un peu près sur-to-t, comment se comportent les notes de MM. les fournisseurs militaires. Il serait bon qu'on ne nous fit pas payer du filet mignon pour des biscuits moisissés. C'est déjà trop des souffrances et des privations de nos soldats, pour qu'on se dispense d'engraisser les coquins qui les font maigrir.

ZÉDE.

Chez le Photographe

TONY RÉVILLON

Le début, à la tribune, de Tony Révillon a été moins foudroyant que ne l'espéraient les intransigeants de Belleville et autres lieux. Il fallait peu connaître d'ailleurs l'ancien chroniqueur de la *Petite Presse*, pour supposer qu'il fût susceptible de foudroyer quiconque. Sous des apparences batailleuses, malgré sa moustache en broussailles, en dépit de son chapeau au tromblon évasé et aux bords en forme de conque, Tony Révillon est le plus pacifique des hommes. Poseur, mais bon garçon, tel est en quatre mots, le portrait fidèle de ce radical farouche qui doit réduire Gambetta en poudre et réaliser les espérances des aboyeurs de la salle Graffard...

Révillon, qui a vu le jour à Mâcon, est un peu notre compatriote. Il fit ses études au lycée de Lyon, sa philosophie sous l'abbé Noiroi, et nous devons à la vérité de dire que l'éclat médiocre de ses succès classiques ne semblait point un gage de sa notoriété future. Notoriété un peu voilée du reste et qui n'a certainement empêché aucun écrivain de dormir. Non que Tony Révillon soit un ignorant ou un sot, c'est plutôt un médiocre servi par cette facilité banale de parole et de plume qui est la monnaie courante du talent de boulevard.

Tony Révillon a publié pas mal de romans dans sa vie, mais ces romans écrits à la diable, dans un style fluide et grisâtre ont laissé si peu de traces que l'on serait fort empêché d'en citer un seul.

On connaît volontiers le titre des livres de Daudet, de Goncourt, de Barbey d'Aureville, de Zola et même d'Alexis Bouvier, mais les livres de Révillon, néant ! La suite au prochain numéro les a enterrés dans le sous-sol du feuilleton, et nous craignons fort que personne ne les exhume de cette tombe où ils dorment d'un profond sommeil.

Non, le succès de Révillon date plutôt de sa collaboration à la *Petite Presse*. Polydore Millaud venait de fonder le *Petit Journal* dont le succès étonnant avait mis à la mode les chroniques à la Timothée Trimm, découpées chaque matin dans le dictionnaire de la conversation. Les Dalloz voulaient suivre la veine en créant la *Petite Presse*. Il s'agissait de dénicher un Timothée Trimm ; on songea à Tony Révillon, qui entra avec une facilité merveilleuse dans la peau du bonhomme, et réussit à charmer ses cent vingt mille lecteurs en leur servant des chroniques peu méchantes qui ne contenaient pas une miette de radicalisme ou d'intransigeance. Nous dirons même que Tony Révillon se montra légèrement supérieur au créateur de l'emploi. Ayant plus de lettres que Léo Lespès, on ne le vit jamais appeler le vin de Constance le vin du concile, ni s'abandonner à ces pataqués réjouissants qui faisaient le bonheur du café de Madrid.

Aussi à partir de cette époque, Tony Révillon devint un personnage. Bien renté, émergeant deux mille francs par mois à la caisse, il commença à arborer ces coiffures monumentales qui le désignaient à l'attention des badauds. Excellent garçon, nous l'avons dit, la bouche bien fendue, le sourire large et la main ouverte, Tony était le camarade et l'ami de tout le monde, et il ne s'occupait guère du programme de 1869 non plus que des revendications sociales.

Entre temps, l'amour et les grâces charmaient les loisirs de ses chroniques. Horace-Tony et Lydie-Solms allaient se perdre sous les charmilles d'Aix-les-Bains et l'on jouait du Ponsard, dans ce nouveau Tibur, non loin du Casino et du baccarat. Heureux temps ! Songeait-on à l'intransigeance alors ? Mais voilà, Tony Révillon fit la connaissance de Razoua, barbe antique. La pipe de Razoua dit au calumet de Révillon : Tu seras radical ! Et Révillon incapable de faire de la peine à son ami Razoua répliqua d'un ton solennel : Je serai radical !

Ce radicalisme n'alla pas jusqu'à la Commune dont la férocité bête devait répugner à un épiscopat comme Tony Révillon. Toutefois, depuis ce baptême rousiste auquel avait présidé Delescluze, Tony Révillon rêva toujours de jouer un rôle de réformateur social, quoiqu'il y fût médiocrement disposé par l'intimité de la princesse et les alinéas de la *Petite Presse*. Mais on a une vocation ou on ne l'a pas.

Aujourd'hui Tony Révillon lancé par Rochefort se gargarise de déclamations intransigeantes, parle des « valets » de Gambetta et des « sombres projets que le dictateur roule dans sa tête ». Mais nous avons beau faire, derrière cette phraséologie redondante, nous apercevons toujours la mine épanouie et le large sourire de Tony Révillon qui se changera difficilement en rictus de convulsionnaire.

Déjà, du reste, son intransigeance n'est plus immaculée. Traité de haut en bas dans les meetings anarchistes, on ne le considère plus que comme un vulgaire bourgeois, et dans quelques six mois le brave Tony Révillon pourra raconter en feuilleton ses *Illusions perdues*, sans que les mânes de Balzac risquent d'en prendre ombrage.

Grâce pour les Voyageurs

Ne vous étonnez pas de ce cri d'alarme. Les accidents succèdent aux accidents, les déraillements aux tamponnements, les tamponnements aux écrasements sur tous nos chemins de fer.

Quand P.-L.-M. a fini, le Nord commence, puis le Midi, puis l'Ouest, puis les railways d'Etat. Le voyageur est devenu une chair à pâté, une marmelade, une bouillie. A quelle sauce voulez-vous être écrasé ? Sauce Charenton, sauce Clichy, sauce Pontoise.

Eh seigneur ! je ne voudrais pas être écrasé du tout, et arriver à destination en possession de tous mes membres.

Tel est le vœu fort naturel dont s'est fait l'interprète un habitant de Corbeil, M. Lanfrey, sous forme d'une pétition adressée au Directeur de P.-L.-M., qui pourra sans inconvénient la communiquer à ses confrères.

Que réclame M. Lanfrey, de quoi se plaint-il ? Il se plaint d'abord d'être beaucoup trop exposé, comme tout le monde, à des écrasements périodiques et il pose les questions suivantes :

1° Comment se fait-il qu'après deux

ans d'essai, et malgré la circulaire ministérielle, le frein à arrêt instantané ne soit pas appliqué sur tous les trains ?

2° Pourquoi les appels au chef de train placés dans un assez grand nombre de voitures de 1^{re} et de 2^e classe, ne fonctionnent-ils jamais, et pourquoi les voitures de 3^e classe en sont-elles dépourvues ?

3° Pourquoi les trains n'arrivent-ils pas à l'heure réglementaire, pourquoi tout retard inférieur à dix minutes n'est-il pas signalé ? Ces dix minutes suffisent à tuer bien des gens.

4° Etant donné que les fourgons placés à l'avant et à l'arrière des trains sont une très grande protection, en cas de tamponnement, pourquoi laisser circuler des trains sans être munis d'une garantie aussi peu coûteuse et dont bénéficierait le service des marchandises ?

5° Comment se fait-il, après les catastrophes terribles qui en ont été la conséquence, que l'on n'ait pas adopté dans tous les wagons un système de fermeture pouvant s'ouvrir à l'intérieur ?

6° A quoi servent les inspecteurs de la voie, les inspecteurs du matériel et les innombrables inspecteurs qui inspectent si peu qu'ils ne se donnent pas la peine d'examiner si les disques fonctionnent ou ne fonctionnent pas ?

7° Pourquoi ne double-t-on pas les aiguilleurs et les mécaniciens dont l'attention ne peut résister à un service qui les surmène ?

8° Pourquoi ces mutations constantes de personnel, qui ne permettent pas aux employés de se familiariser avec leur service.

Pourquoi, pourquoi, pourquoi... Il y en aurait jusqu'à demain, et à tous ces pourquoi, les Compagnies répondent invariablement : parce que ça coûte trop cher.

Raison dérisoire, quand les actions de 500 fr. du Nord, de P.-L.-M. et de toutes nos grandes lignes valent aujourd'hui deux mille, dix-huit cents ou quinze cents francs.

Nous nous joignons donc à M. Lanfrey, de Corbeil et à tous les écrasés de l'avenir, en poussant encore une fois ce cri de désespoir et de détresse : grâce pour les voyageurs !

VOYAGE CIRCULAIRE

Aux Quatre Coins de l'Europe

(Avec Escale un peu partout.)

AUTRICHE

Continuation des noces et festins ; la joie succède à la gaieté, les banquets aux galas, les congratulations aux compliments, les embrassades aux accolades. Qui se serait douté que le roi d'Italie et l'empereur d'Autriche seraient jamais pris d'une si véhémement amitié l'un pour l'autre ?

On oublie tout, et la Lombardie perdue et la Vénétie abandonnée, et Solferino, et Custoza, et Lissa.

Plus de rancunes, plus d'hostilités, plus de haines. Tout à la joie ! comme dit le maestro Forbach. C'est fort bien, et nous ne pouvons que nous féliciter de ces échanges de cordialité, rassurants pour la paix de l'Europe. Mais franchement, voyons, puisque ça devait finir par une embrassade générale, n'aurait-il pas mieux valu commencer plus tôt, il y a quelque vingt ans ?

Quelle nécessité d'avoir fait tuer des milliers et des milliers d'hommes sur dix champs de bataille, du moment qu'on devait se trouver si parfaitement d'accord, après tant de massacres ?

Pourquoi, en l'an de grâce 1859, d'abord, en l'an de grâce 1866, ensuite, Sa Majesté autrichienne n'a-t-elle pas cédé gracieusement Milan et Venise à son cher cousin Victor-Emmanuel, dont on baise présentement le fils sur toutes les joues et sur toutes les coutures !

Nous y aurions gagné une forte économie de sang et d'argent. On verrait moins de familles désolées pleurant encore les enfants qu'elles ont perdus, et les budgets d'Etat ne se solderaient pas en déficit pour cause de canons, de mitraille et d'engins de guerre de tout genre.

On a beau être philosophe, il est difficile de se défendre d'une certaine amertume, en voyant deux souverains danser si gaiement sur la terre à peine refroidie, où gisent tant de pauvres diables qui ne se doutaient guère que les monarques pour lesquels ils ont combattu et sont morts, se feraient vis-à-vis dans un quadrille.

ALLEMAGNE

Pas content, Othon de Bismark ! Oh ! mais pas content du tout ! Ces ingrats d'Allemands ne se permettent-ils pas de voter de travers et d'envoyer au Reichstag toute une collection de députés désagréables au puissant chancelier !

Dam, que voulez-vous ? Malgré leur tête carrée, nos Prussiens commencent à comprendre que tout n'était pas merveilleux dans les rêves du Pangermanisme, et que les milliardaires de la France ont vite filé.

Grande Allemagne par-ci, grande Allemagne par-là, c'est très joli ; mais au bout du compte, il faut diner à l'heure, et en fait de victuailles, la politique de conquêtes et de militarisme à outrance, ne fournit guère que des bayonnettes, des sabres de cavalerie et des obus d'une digestion difficile. Au si, qu'arrive-t-il ? Il arrive que la majorité bismarkienne s'éparpille, s'émiette, se disloque à chaque manifestation électorale, si bien qu'il n'en reste que des tronçons divisés et des morceaux épars, lesquels morceaux ne sont pas bons.

Ajoutez l'épine d'Alsace-Lorraine, où treize candidats de la protestation sont élus haut la main, contre deux malheureux autonomistes Douceur ou violence, ruse ou oppression, rien n'y a fait. En vain le gouverneur de Manteuffel, considéré pourtant comme le plus madré des diplomates prussiens, a-t-il prodigué ses sourires d'abord, et ses colères ensuite à nos compatriotes annexés, la fameuse assimilation, au lieu de faire un pas en avant, en fait quatre en arrière. Les Alsaciens-Lorrains, Allemands par force, demeurent Français par souvenir et par affection. Et, quand on cherche ce que l'Allemagne a pu gagner à cette conquête violente, on arrive à un résultat tellement négatif qu'il devrait faire réfléchir un homme aussi intelligent et aussi avisé que le prince de Bismark.

Certes, nous n'espérons pas que ces réflexions puissent encore amener le grand chancelier à abandonner une proie funeste, et cependant l'expérience lui démontrera, elle lui a déjà démontré que la restitution de Metz et de Strasbourg serait encore la meilleure opération politique et financière que puisse débrouiller le chaos où s'agit l'Allemagne, pendant que la misère la mine et que les armements l'écrasent.

ANGLETERRE

L'ordre commence à régner à Varsovie... non, à Dublin, — mais cela ne va pas sans quelques fusillades, ni sans quelques cadavres.

Chaque jour nous apporte sa petite provision de télégrammes où nous voyons que la foule a assailli la police, que la police a tiré sur la foule, et que le sang a coulé sur les pavés et arrosé les champs incultes. Si cela continue, il ne faudra plus dire la verte Erin, mais bien la rouge Erin.

Qu'en pensent les bonshommes qui nous ont si souvent proposé la « libre » Angleterre comme un modèle de modération, de tranquillité, de prospérité, de sagesse, etc., etc.

Tout n'est pas pour le mieux assurément dans notre démocratie française, où bien des agités et des fous matinés de coquins, cherchent à souffler le désordre, la violence et l'émeute, mais pourtant nous n'en sommes pas encore à voir nos paysans exaspérés par la misère, chercher dans l'insurrection et dans le crime un remède à leur détresse. Nos politiciens enragés se bornent à exécuter les propriétaires et les bourgeois, en effigie, et il suffirait de quelques sergents pour faire circuler nos socialistes plus farouches en paroles qu'en actions.

Ne nous plaçons donc pas trop, ô braves réactionnaires, de vivre en République, lorsque l'on voit les fruits que portent les monarchies les plus respectées et les plus fortes.

AMERIQUE

Eh mais ! cela devient une série. Après le président Garfield, voici qu'un misérable fou cherche à assassiner le président Arthur. On l'a arrêté au bon moment, mais il serait prudent de surveiller le développement de cette épidémie présidentielle, autrement on ne trouverait plus personne pour l'emploi. Nous aimons à croire que le châtimement réservé au scélérat Guitt au refroidira un peu le zèle de nos chevaliers du revolver. A ce propos, n'oublions pas d'enchaîner, comme une perle, l'argument invoqué par l'avocat du susdit Guitteau à titre de circonstance atténuante. Suivant cet ingénieux défenseur, le crime de Guitteau mériterait une certaine indulgence, parce que les blessures n'étaient pas nécessairement mortelles. Joli ce « nécessairement » ! Le malheureux Garfield en est mort tout de même « nécessairement ». Qui faut-il condamner alors ? Les médecins parbleu ! puisqu'ils l'ont achevé.

THEATRES

Grand-Théâtre. — Ces jours derniers, M. Maris a été admis à figurer légalement sur le tableau de la troupe. Cette petite formalité s'est

accomplie dans le *Maitre de Chapelle*, donné en lever de rideau — naturellement — à l'heure où le public sérieux songe à se rendre au spectacle. Quand ce public est venu, malgré le mince attrait de la soirée, la claque avait rempli son office, et en dépit de protestations assez nombreuses, avait poussé le zèle jusqu'à rappeler M. Maris à la chute du rideau. Une fois lancés, rien n'arrête ces messieurs les romains, auxquels nous avons vu se joindre des parents d'artistes et même quelques membres de l'orchestre. Nous voulons espérer que c'est la dernière fois que messieurs les musiciens manifesteront ainsi leur satisfaction *coram populo*, lorsque derrière la toile, ils ont tout le loisir de féliciter les débutants, voire les plus médiocres, si c'est leur goût.

Enfin, voici M. Maris reçu. Nous avons donné notre opinion sur ce baryton qui ne jettera aucun lustre sur l'opéra-comique — il s'en faut ; — comme voix, talent, expérience scénique, M. Maris est le baryton-né de Grenoble ou de Nîmes, ni plus, ni moins. Il ne possède ni l'autorité, ni le prestige indispensables à notre scène ; l'avenir le prouvera.

Une autre débutante fit son apparition la semaine passée. — M^{lle} Dalmont, chanteuse légère de grand opéra.

Lorsque nous vîmes affiché le nom de M^{lle} Dalmont, nous nous méfîames tout d'abord : 1° Parce que M. Campocasso l'ayant possédée, comme pensionnaire, deux années de suite à Marseille, n'avait pas jugé à propos de la renvoyer à Lyon ; 2° parce que, succédant à Bruxelles à M^{lle} Rebel, M^{lle} Dalmont venait de résilier à la Monnaie, — sous un autre nom, il est vrai.

Toutefois, dans la crainte de porter un jugement préventif fâcheux sur cette chanteuse, nous crûmes prudent et honnête de ne faire aucune réflexion avant son premier début. Aujourd'hui, après ce début dans *Robert*, nous n'avons plus de motif de céler que M^{lle} Dalmont est incapable de tenir son emploi sur notre scène. Non seulement la voix est mince, fluette, sans éclat, sans timbre, mais l'artiste est incomplète au point de vue du chant, ne sachant ni phraser, ni vocaliser, ni respirer, ni poser un son, et la comédienne est plus maladroit et plus inexpérimentée que M^{lle} Finken. Helas, oui ! auprès de M^{lle} Dalmont, M^{lle} Finken est une étoile, et M^{lle} Rebel une Malibran, une Patti.

Tous les défauts de la nouvelle recrue de M. Campocasso, défauts qui ont sauté et sautent aux yeux et aux oreilles du public le plus indulgent et le moins appréciateur, l'empêcheront-ils d'être acceptée ? Pas du tout. S'il plaît à la direction et à la claque, elle ira grossir le nombre des inutilités qui encombrant la troupe, et le Grand-Théâtre continuera à être réduit à UNE chanteuse. Cette chanteuse est M^{lle} Baux, que M. Campocasso doit s'estimer heureux d'avoir rencontrée libre d'engagement, lorsque la crainte de nos brouillards fit renoncer M^{lle} Chevrier à se faire entendre à Lyon. Jamais les brouillards ne rendirent service aussi signalé à une direction.

C'est sur M^{lle} Baux seule que portera, cette saison, tout le poids du répertoire ; c'est d'elle qu'on attend tous les succès, — même les succès de contrat. Car M^{lle} Baux va chanter la *Favorite* et on lui demande, dit-on, de chanter la *Reine de Chypre*. Si, pour faciliter les débuts de M. Lestel et en attendant la guérison de M^{lle} Deportails, — guérison bien longue, ce nous semble, — M^{lle} Baux consent à créer le rôle de Léonore et à le tenir une ou deux fois, nous n'y voyons pas grand inconvénient. Au delà, nous espérons que notre falcon restera falcon et ne risquera pas, pour remplacer un contrat qui est sans doute entre les mains de bien déplorables médecins, de déplacer sa voix généreuse, de briser un splendide organe et de compromettre un brillant avenir.

Donc, hormis M^{lle} Baux et au-dessous d'elle, rien... Deux pensionnaires, cantatrices de salon ou de concert, un contrat invisible et une dugazon malade. Jamais, depuis dix ans, ni même aussi loin que nous reportent nos souvenirs, le Grand-Théâtre de Lyon ne fut aussi pauvre, aussi misérable sous le rapport des chanteuses. Que le public compare, dans sa mémoire, n'importe quelle campagne avec celle-ci, et il jugera. Nous savons bien qu'il y a la ressource des étoiles en représentations, et M. Campocasso usera certainement de cette ressource, puisqu'on annonce déjà M^{lle} Bloch pour le *Prophète*. Seulement notre scène ne doit pas être traitée comme celle des villes de second ordre. Il lui faut une troupe assise, régulière, capable d'interpréter honorablement tout le répertoire sans être obligée à des emprunts. Les étoiles en représentations sont la brioche d'extra — et encore pas toujours — mais nous voulons le bon pain quotidien.

Or, celui qu'on nous sert ou qu'on nous servira avec les éléments actuels, n'est que de qualité très secondaire. En somme, ainsi que nous le constatons, dès les premières soirées de l'année théâtrale, la troupe lyrique se compose d'un excellent quatuor : M^{lle} Baux, MM. Salomon, Seguin et Quevrel et... d'une très bonne claque.

Un mot de M^{lle} Duffau, dugazon intermédiaire. Qu'elle ait appartenu au Théâtre-Royal de la Haye — ce qui est une recommandation de peu de valeur — ou au théâtre de Brives, cette artiste peut revendiquer à son actif une voix très suffisante et possédant encore de la fraîcheur, beaucoup d'acquit et une grande expérience de la scène. Malheureusement M^{lle} Duffau manque de prestige au point de vue physique. Dans tous les cas, ni la dugazon titulaire, M^{lle} Riveri, malade, ni M^{lle} Duffau ne valent encore M^{lle} Gérald dont le grave défaut consistait à avoir appartenu trois années au Grand-Théâtre.

Jeudi a eu lieu la première de *Mirille*, une des œuvres de Gounod qui ne fut jamais représentée ici. Cette représentation coïncidant avec les débuts annoncés des Célestins, il a fallu renvoyer ces débuts au lendemain, sous peine d'une rencontre qui aurait pu être considérée comme une trop mauvaise plaisanterie. Espérons qu'aucun autre incident ne fera remettre une quatrième fois, ces malheureux débuts auxquels M. Campocasso a bien de la peine à se décider. Se méfierait-il de ses artistes ? Nous verrons cela à huitaine.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable A. ALRICY.

REVUE FINANCIÈRE

Paris, 2 novembre 1881.

La liquidation entrave les transactions et pèse quelque peu sur les cours. Le 5 0/0 détache un coupon de 1 25 à 44 02 et reste à 44 65 en clôture. Le 3 0/0 va de 85 à 84 50. La Rente extérieure d'Espagne s'inscrit à 26 1/2. Le marché des Messageries fluviales devient très important. Les demandes sont très suivies sur les obligations à 288 75. Le Crédit foncier est assez ferme aux environs de 1730, le mouvement sur ces actions va certainement s'accroître davantage. Les cours des actions de la Banque transatlantique se sont maintenus en grande fermeté aux environs de 640, cette valeur doit entrer dans tous les portefeuilles des capitalistes. La Société française financière cote 4002 50. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit sur cette valeur, à savoir qu'elle attendra de hauts cours.

Bon courant d'affaires sur le Crédit général français à 825. On tient la Banque nationale de 695 à 700. La Banque de prêts varie de 600 à 605. La Compagnie foncière de France, par son importance, sa sécurité de placement, est destinée à acquérir une grande place dans les transactions de notre marché. Les actions Malétra ont eu d'assez bonnes demandes aux environs de 500, une valeur comme celle-ci qui donne un revenu de 7 0/0, vaut mieux que ce prix.

La Société générale de fournitures militaires a eu des cours très fermes à 365. C'est une valeur d'avenir et très recommandable. L'Épargne soucieuse de ses intérêts doit s'assurer la possession d'obligations de l'Hypothèque foncière, il n'y a pas de placement plus sûr et plus solide pour les petits capitaux. Bonnes demandes en actions Alais au Rhône à 505, et en obligations 512 50. La Société générale de laiterie, par ses bénéfices considérables, est destinée à avoir les faveurs des capitaux de placement, aussi tient-on les cours aux environs de 665.

Nous sommes à l'époque de l'année la plus pernicieuse pour les rhumatisants. A cet effet, on ne saurait trop recommander l'usage de la flanelle végétale, huile et ouate de pin de Schmidt-Verrier, place Bellecour, 5.

HERNIES sans opération, guérison prompte, parfaite garantie par les faits. En conséquence plus de bandages.

EAUX MINÉRALES Françaises et Étrangères
Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 5
Produits au gluten p^r les diabétiques

MESSAGERIES FLUVIALES
DE COCHINCHINE

Service Postal et Transports de l'État

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1,500,000 FR.
Siège social : 10, rue des Pyramides, à Paris

ÉMISSION DE 6,500 OBLIGATIONS 5 %
De 500 Fr.

Jouissance du 1^{er} Juillet 1881

Remboursables au pair en 10 années par tirages au sort et rapportant un intérêt annuel de 15 francs payable par semestre.

Subvention du Gouvernement français 4,500,000
Montant total des Obligations au taux de Remboursement 1,050,000

GARANTIES :

- 1^o La Flotte et les Immeubles de la Compagnie, représentant plus de 2 millions.
- 2^o Les recettes provenant du transport des troupes, etc., pour le Gouvernement français.
- 3^o Les recettes du Commerce (voyageurs et marchandises), se montant annuellement à un million environ.
- 4^o Une subvention de 500,000 fr. par an accordée par le Gouvernement français pour le service postal pendant 9 années dans la colonie.

Le Service d'intérêt et d'amortissement des obligations émises n'exige qu'une somme annuelle de 250,000 fr.

PRIX D'ÉMISSION

25 f. » en souscrivant. Le coupon de 7 fr. 50 échéant le 1^{er} janvier 1882 sera reçu en compte sur le paiement du 30 novembre le taux d'émission est donc réellement de 280 fr.

En outre, les Souscripteurs qui libéreront entièrement leurs Obligations le 5 octobre jouiront d'une bonification de 2 fr. 50 par titre et recevront immédiatement des titres définitifs.

En tenant compte de l'intérêt et de la prime de remboursement, c'est un placement qui ressort à plus de 6 0/0 par An.

La Souscription sera ouverte le 26 Septembre 1881

AU COMPTOIR INDUSTRIEL DE FRANCE et des Colonies

PARIS, 10, rue des Pyramides, PARIS

Elle sera close dès que le chiffre de 6,500 Obligations aura été atteint et au plus tard le 5 octobre. Les démarches seront faites pour l'admission de ces titres à la Cote officielle. On peut souscrire dès maintenant par correspondance.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Tenue par M^{lle} JEANNIN, sage-femme
3, Rue de la Platière, Lyon

Soins assidus, Discretion, Consultations, Chambres indépendantes, Renseignem^{ts} p^r correspondance.

LES JOURNAUX FINANCIERS

Depuis quelques années, la presse financière a pris un tel développement que le choix judicieux d'un journal devient de plus en plus difficile pour les capitalistes. On peut cependant affirmer que la fortune du lecteur dépend presque toujours des inspirations qu'il puise dans le journal auquel il est abonné.

Il nous paraît donc utile de signaler, parmi les organes financiers qui méritent la confiance du public, un journal bien connu, la Gazette de Paris. C'est la propriété et l'interprète d'une maison de banque des plus sérieuses qui s'est depuis longtemps distinguée par la qualité des affaires qu'elle a patronnées.

L'abonnement à la Gazette de Paris est plus cher que celui de la plupart des journaux similaires, mais n'en re- te pas moins à la portée de toutes les bourses : 2 francs par an ; le journal paraît tous les quinze jours, à titre de supplément, le Bulletin authentique des Tirages financiers, dans lequel ils trouvent la liste complète de tous les tirages d'actions, obligations et valeurs à lots.

Les 2 francs d'abonnement peuvent être envoyés directement à l'administration, 50, rue Taitbout, à Paris, ou versés chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.

Nous recommandons à nos abonnés la lecture de la Gazette de Paris journal financier honnête, sérieux, parfaitement rédigé et rempli de renseignements sûrs et impartiaux.

CAISSE DE REPORTS
DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Société anonyme. — Capital : 20 millions

52, rue de Châteaudun, Paris

Les Reports sont des prêts sur titres garantis : 1^o par les titres reportés ; 2^o par les Agents de change ou banquiers intermédiaires. Les reports faits pour compte de ses clients par la Société Nouvelle sont en outre garantis par cette dernière, qui conserve dans ses caisses les titres reportés pendant toute la durée du report, et est responsable des fonds placés par elle en reports.

Toute somme, depuis celle de 100 fr. peut être déposée à la Caisse de Reports de la Société Nouvelle.

Les fonds déposés sont employés en reports à la liquidation qui suit la date du dépôt. Ils sont libres tous les mois.

Intérêt net bonifié aux déposants :

Mois de juillet 8.10 0/0 l'an.
— d'août 7.20 —
— de septembre 7.25 —

Envoi franco, sur demande, de la Notice sur les Opérations de Reports.

MALADIES DES FEMMES

M^{me} CHRÉTIEN

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la Stérilité et ses diverses affections, M^{me} CHRÉTIEN compte 26 années de succès qui dépassent toutes les prévisions et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. — Analyse des urines.

CONSULTATIONS TOUS LES JOURS DE MIDI A QUATRE HEURES

9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus de l'entresol, Lyon

CRÉDIT PROVINCIAL

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 5,000,000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL

7, rue Drouot, Paris

AGENCE DE LYON

35, Rue de la Bourse, 35

BUREAU ANNEXE

3, rue Raymond, 3, Croix-Rousse

La Société bonifie actuellement :

3 0/0 pour les Dépôts à vue.
4 1/2 à six mois.
5 0/0 à un an et au-delà.

Exécution de tous ordres de Bourse

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Soins Discretion

M^{me} DUPORT

TIENT DES PENSIONNAIRES

Lyon, 31, rue Centrale, 31 (Ecrire franco).

LA GAZETTE DE PARIS
Dixième Année Journal Financier 52 Nos par An
PARAIT TOUS LES DIMANCHES
9 FRANCS PAR AN
SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO : Situation Politique et Financière. — Enseignements sur toutes les valeurs. — Etudes approfondies des entreprises financières et industrielles. — Arbitrages avantageux. — Conseils particuliers par correspondance. — Cours de toutes les Valeurs cotées ou non cotées. — Assemblées générales. — Appréciations sur les valeurs offertes en souscription publique. — Lois, décrets, jugements, intéressant les porteurs de titres.
Chaque abonné reçoit gratuitement :
Le Bulletin Authentique
DES TIRAGES FINANCIERS ET DES VALEURS A LOTS
Document inédit, paraissant tous les quinze jours, renfermant TOUS LES TIRAGES, et des INDICATIONS qu'on ne trouve dans aucun autre journal financier
ON S'ABONNE moyennant 2 fr. en timbres postes, 59, rue Taitbout, Paris
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

GUÉRISON RADICALE et en peu de jours de toutes les maladies récentes ou anciennes, par les 4 capsules QUET.
Traitement facile à suivre en secret et même en voyage. — Injection QUET hygiénique, préservatrice, d'un effet assuré dans les cas ébronchiques qui auraient résisté à tout autre remède.
S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.
Même pharmacie : Pommade souveraine pour les yeux. Prix : 2 fr. — Liqueur infailible contre les maux de dents. Prix : 2 francs.
1000 FRANCS PAR AN
GAGNER pour toute personne intelligente (homme ou dame) sans négliger ses occupations ordinaires, par le placement facile des nombreux Articles de ma Maison, qui sont de première utilité. Je demande Représentant dans chaque commune de France. S'adresser franco à M. F^{rs} ALBERT, 14, rue Rambuteau, Paris. Joindre un timbre pour recevoir France CATALOGUE ILLUSTRÉ & PRIX COURANTS

33, RUE DE FLEURS PARIS LIBRAIRIE ABEL PILON RUE DE FLEURS, 33 PARIS
A. LE VASSEUR, SUCCESSEUR, ÉDITEUR
5 FRANCS par MOIS jusqu'à 100 Francs d'acquisition
Pour un achat au-dessus de CENT fr. le paiement est divisé en VINGT mois
Dictionnaires Encyclopédies Histoire Géographie Littérature Philosophie Sciences Industrie Beaux-Arts
PUBLICATIONS NOUVELLES
GRAND ATLAS DÉPARTEMENTAL de la FRANCE, de l'ALGÉRIE et des COLONIES, suivi d'un ARMORIAL des principales villes de France. — 106 cartes in-folio accompagnées d'un texte contenant la matière de dix vol. in-8°. 2 vol. reliure riche. Prix : 125 fr., payables 5 fr. par mois.
En préparation : L'ART NATIONAL par H. DU GLEUZIQU. 2 vol. gr. in-8°, illustrés de 40 chromolithographies, 20 grav. hors texte et 800 bois dans le texte.

1 FRANC par AN 150,000 ABONNÉS 52 NUMÉROS
Le Moniteur des Valeurs à Lots
(Paraît tous les Dimanches, avec une causerie financière du Baron Louis)
LE SEUL JOURNAL FINANCIER qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes valeurs françaises et étrangères
LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)
Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse Des Arbitrages avantageux. — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits.
Propriété du CRÉDIT DE FRANCE. — Capital : 75,000,000 de Fr.
On s'abonne dans toutes les succursales des Départements. UN FRANC PAR AN dans les Bureaux de Poste et à PARIS, 17, Rue de Londres

ÉVITER LES CONTREFAÇONS
CHOCOLAT-MENIER
EXIGER LE VÉRITABLE NOM

A VENDRE
Par suite de Décès
Une IMPRIMERIE avec un Journal local et une Librairie bien achalandée, située dans un centre industriel de la Somme, sur une ligne de chemin de fer, à 3 heures de Paris. — S'adresser à l'Agence Havas, 3, place de la Bourse, Paris.

Articles de Luxe et de Fantaisie
M^{on} CASSET
Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)
Bijouterie — Tabletterie
Sacs gibernés. Necessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bonquets — Passe-Partout
Chapeaux. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs
PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

LE CAFÉ DES GOURMETS
est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances analogues.
Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom : **MÉBUCIEN**
ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE
ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE
de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infailible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Écrire à EYMIN, à Vienne (Isère). Il répond par retour du courrier.

AU LABOUREUR
Maison recommandée pour la bonne fabrication des
CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS
Dépôt de la Chaussure PINET
BON MARCHÉ
ÉLÉGANCE ET SOLIDITÉ
Hommes 12 fr. Femmes 8 fr.
Maison CASSET, rue de la République, 32 LYON